

LE SOLEIL

QUÉBEC, Que.

Vol. 2, No 53 — 31 décembre 1960

Perspectives



SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL ET MADAME VANIER — VOIR PAGE 14

Louis Jaques — Perspectives



Aux petites heures, l'aîné demande la bénédiction paternelle et, dès la grand-messe terminée, les échanges de voeux commencent. D'une maison

à l'autre, parents et amis qui ne s'étaient pas rencontrés sur le porche de l'église y vont de leurs souhaits. Le curé aussi fait des visites . . .

Et le paradis à la fin de vos jours!

Les traditions du jour de l'an au pays du Québec

Illustrations de
Gabriel Bastien

BONNE et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours! Pour la plupart des Canadiens français, l'année nouvelle commence par cette formule consacrée. Elle s'accompagne d'un baiser sonore sur la joue d'une vieille tante (d'un baiser à la sauvette sur la bouche, quand il s'agit d'une jolie cousine) ou d'une poignée de main qui fait craquer les jointures.

Tout ne s'arrête pas là!

Pour les modérés, le jour de l'an dure 24 heures; pour les autres, il se prolonge souvent jusqu'à la fête des Rois, six jours plus tard. Ce sont les durs à cuire, ceux qui peuvent ingurgiter du caribou à longueur de journée en conservant l'usage de leurs jambes. Le caribou a d'étonnantes facultés, surtout si la proportion

alcool-vin penche plutôt du côté alcool. Cette potion a l'avantage de protéger des rigueurs de l'hiver, tout en faisant monter au cerveau des bouffées patriotiques qui sont la sauvegarde des traditions.

Les traditions du jour de l'an commencent aux petites heures du matin.

Le père de famille en est la première victime. A peine tiré du lit, il doit, pour se plier à une coutume aussi rigide que son collet de chemise, donner à ses enfants la bénédiction que l'aîné lui a demandée avec timidité.

C'est, avec la messe, le moment le plus solennel de la journée. Pas question de se réjouir avant ces deux actions pieuses, à moins que le père, faute d'avoir pratiqué, ne réussisse pas à se rappeler la formule rituelle. (Suite page 4)



C'est l'heure de gloire de maman et "mémère": un festin comme on n'en fera pas



Pendant que les vieux digèrent le lourd repas à la dinde et au lard, les petits derniers se creusent la matière grise pour réciter le "poème" appris à l'école.



d'autre de toute l'année. Il faut bien boucher le trou qu'ont fait dans l'estomac les multiples rasades de caribou, accessoire traditionnel pour l'échange des souhaits.



Pendant l'après-midi, les plus jeunes iront certainement admirer la crèche de l'église paroissiale.

Et le paradis...

(Suite de la page 2)

Sur le porche de l'église, les dévotions terminées, on fait place aux souhaits. On oublie même les vieilles rancunes. Pour la journée seulement, il va sans dire.

Alors que s'éternisent les accolades, la dinde, farcie au p'tit lard, commence à refroidir sur la grande table garnie de branches de sapin. Elle attend la parenté, mais la parenté n'y touchera pas avant d'avoir ingurgité un verre de whisky blanc, histoire de se creuser l'estomac pour une très longue aventure gastronomique.

Une fois que tous se sont empiffrés jusqu'au cou, c'est aux jeunes qu'il appartient de faire digérer la famille. Chaque gamin a appris à l'école un compliment de circonstance et, comme par hasard, les plus intelligents l'ont toujours oublié.

Dès que les enfants ont fait leurs finesses, grand-père

réveille tout le monde en distribuant les "bebelles", qui vont des figurines en sucre du pays jusqu'aux chandails tricotés à même la laine des moutons de la ferme.

Un peu plus tard, s'il est presque de la famille, le curé viendra faire son tour pour donner sa bénédiction lui aussi, on avalera une autre rasade de caribou à sa santé et les enfants le suivront aux vêpres parce qu'ils sont assez grands pour y aller et trop petits pour les manquer.

Si, comme le veut le dictionnaire, la tradition était l'action de transmettre, c'est encore ainsi qu'on fêterait le jour de l'an partout au pays du Québec... Ces coutumes, comme bien d'autres, tendent à disparaître et ne survivent aujourd'hui que dans certaines régions campagnardes de notre province. ✓



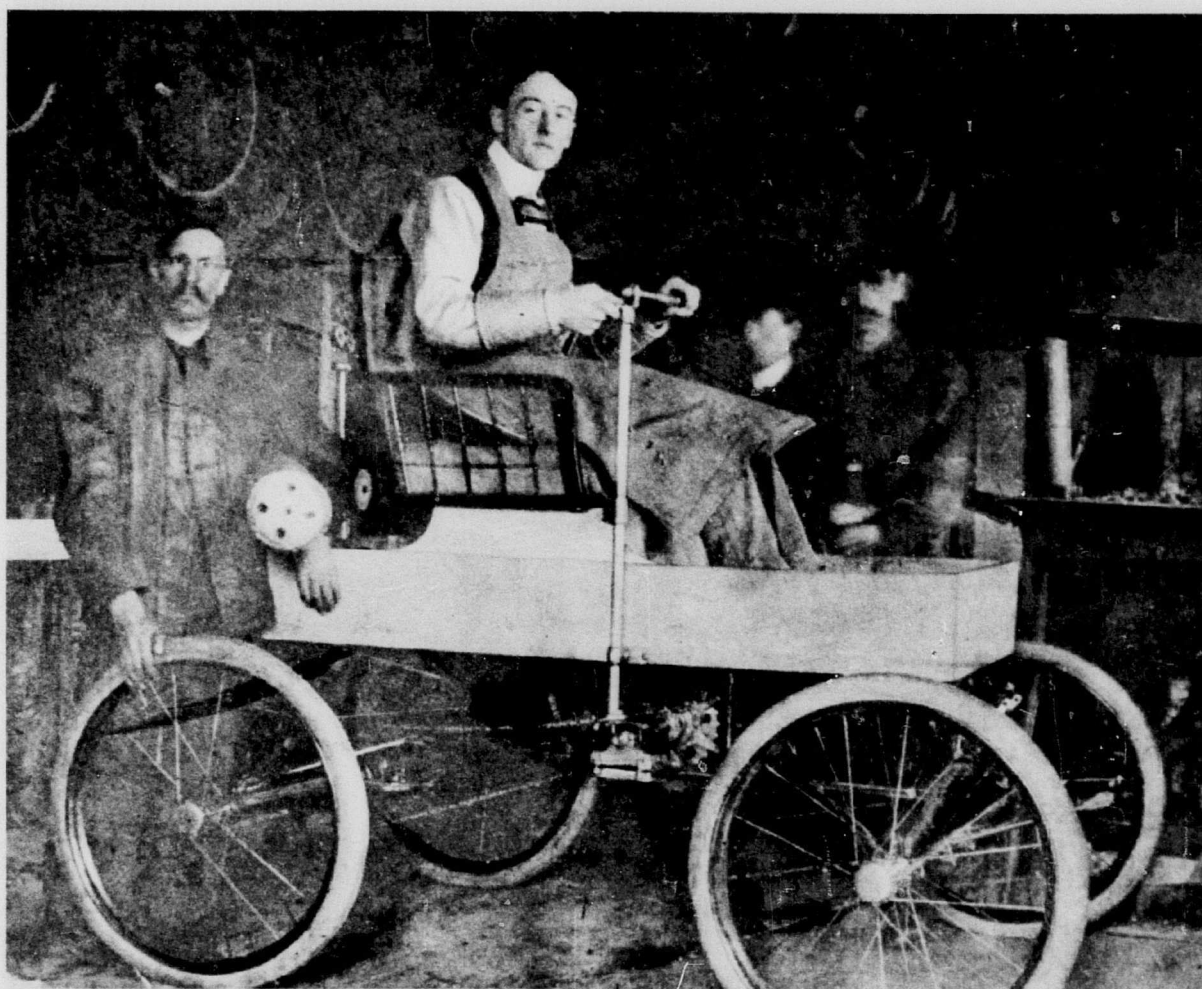
Quand on a cet âge, on se fiche un peu des souhaits, ce qui compte, c'est le cadeau qu'a apporté le vieil oncle riche qu'on ne voit d'ailleurs qu'au jour de l'an. Il y en a toujours au moins un dans chaque famille, du moins on aime bien le croire!

C'est fini jusqu'à l'an prochain. On mesure les enfants afin de pouvoir constater leurs progrès physiques. C'est le chambranle de la porte qui "souffre" le plus de cette coutume. Fiston n'aura qu'à manger plus de croûtes, s'il veut rejoindre son grand frère ou sa grande sœur. C'est la loi!

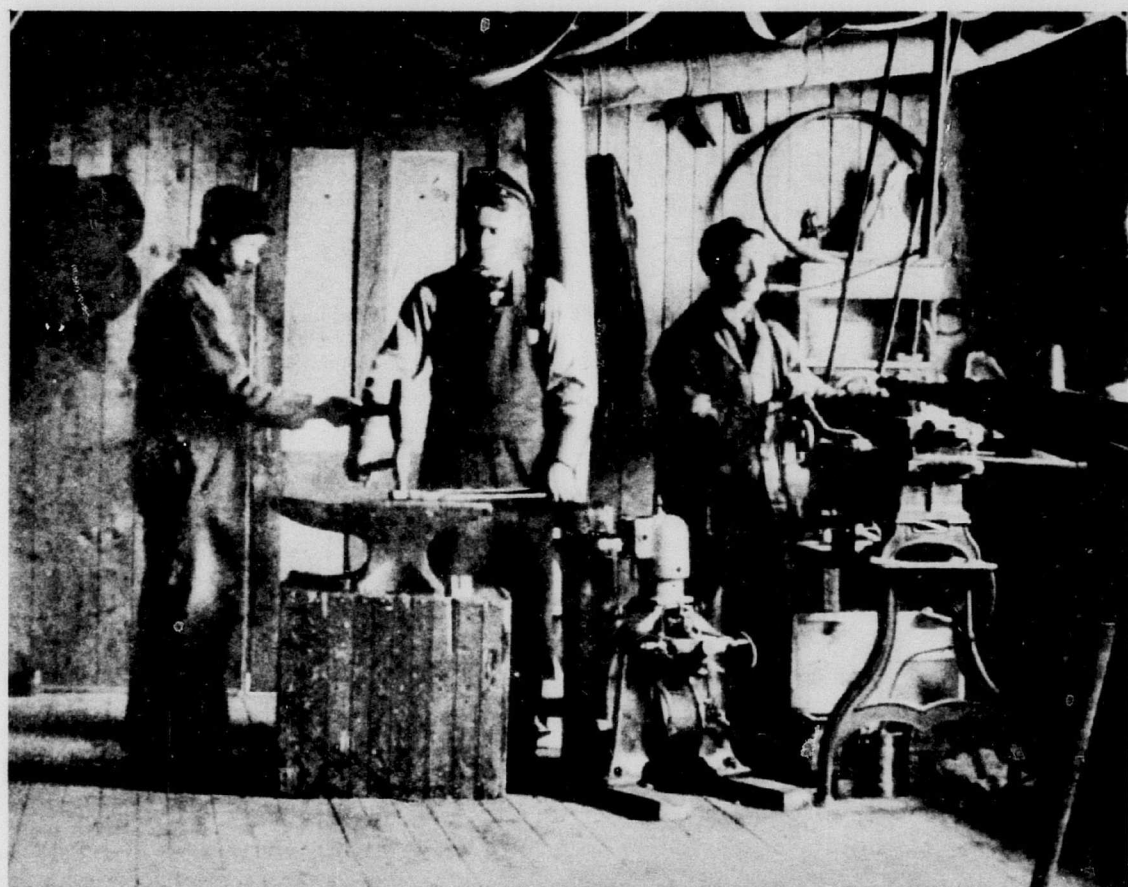


La première auto canadienne

George Foss mit au point son véhicule à Sherbrooke, en 1897



Foss pose à la barre de direction de son engin. Il l'a tout construit lui-même, sauf les roues qui venaient d'un sulky.



C'est dans son atelier de réparation de cycles, à Sherbrooke, que Foss conçut son véhicule historique, en 1897. Il n'était âgé que de 20 ans.

Pendant quatre ans, Foss utilisa son auto presque tous les jours, hiver comme été, et la vendit finalement 75 dollars.



QUAND, à l'âge de 20 ans, M. George Foote Foss, réparateur de bicyclettes, construisit la première automobile canadienne à essence, à Sherbrooke, en 1897, il ignorait que l'automobile allait révolutionner la vie de l'homme du XXe siècle. A l'époque, il refusa une offre alléchante d'un banquier, et il s'en félicite aujourd'hui. Il est persuadé qu'il n'aurait jamais pu parvenir à son grand âge — il a 84 ans — s'il avait dû s'occuper d'une entreprise industrielle.

Comme on l'imagine, son auto fit sensation dans les rues de Sherbrooke, mais déjà la loi était sévère. On l'avertit que s'il continuait à rouler à aussi folle allure (la vitesse maximum du véhicule était de 12 milles à l'heure); il se retrouverait en prison. Toutefois, les autorités en restèrent là et Foss continua à parcourir pour son grand plaisir la ville et la campagne environnante. Il arrivait à faire 50 milles au gallon.

Né à Sherbrooke, Foss se découvrit une passion pour la mécanique quand, de passage à Boston pendant l'été de 1896, il fit une promenade dans une voiturette électrique. L'automne de la même année, il s'attela à la construction de sa propre auto dans son petit atelier. Les roues venaient d'un sulky, la direction était une barre, le moteur d'un cylindre actionnait les roues par chaînes et pignons, et il n'y avait pas de marche arrière. Le conducteur mettait le moteur en marche en tirant sur une courroie de cuir. Au printemps de 1897, l'engin était prêt. Vers la même époque, Henry Ford mettait sa première auto sur la route et quatre ans auparavant, les frères Duryea avaient mis au point la première auto américaine à essence. C'est le Français Jean-Joseph-Etienne Lenoir qui conçut la première voiture à combustion interne, à Paris, en 1862.

Foss roula avec sa voiture pendant quatre ans. Ford l'invita à travailler à Detroit. Il déclina l'offre, considérant que l'auto de l'Américain était inférieure à la sienne.

En 1902, il s'installa à Montréal où il essaya de vendre son invention \$350. Il trouva bien quelqu'un disposé à l'acheter, mais quand il voulut la faire partir, le moteur eut des retours de flamme. Son pantalon déchiré et sa jambe désarticulée — il avait une jambe de bois — l'acheteur éventuel repartit, convaincu que l'automobile était une invention dangereuse. Foss vendit finalement son auto \$75 à un Montréalais. Il ne s'en servait plus depuis plusieurs mois, mais le moteur démarra du premier coup. Il ne l'a plus revue depuis.

"Elle a certainement dû finir à la ferraille, dit Foss, qui mène maintenant une vie paisible à Châteauguay, près de Montréal. Il est possible aussi qu'elle soit en train de moisir dans un hangar quelconque. Si c'était vrai, j'aimerais bien la revoir. C'était une bonne petite voiture." ✓

Un Orient pauvre mais fier

Il faut comprendre l'Asie
pour l'aider efficacement

Par Jean Pellerin
Photos Claude Pellan



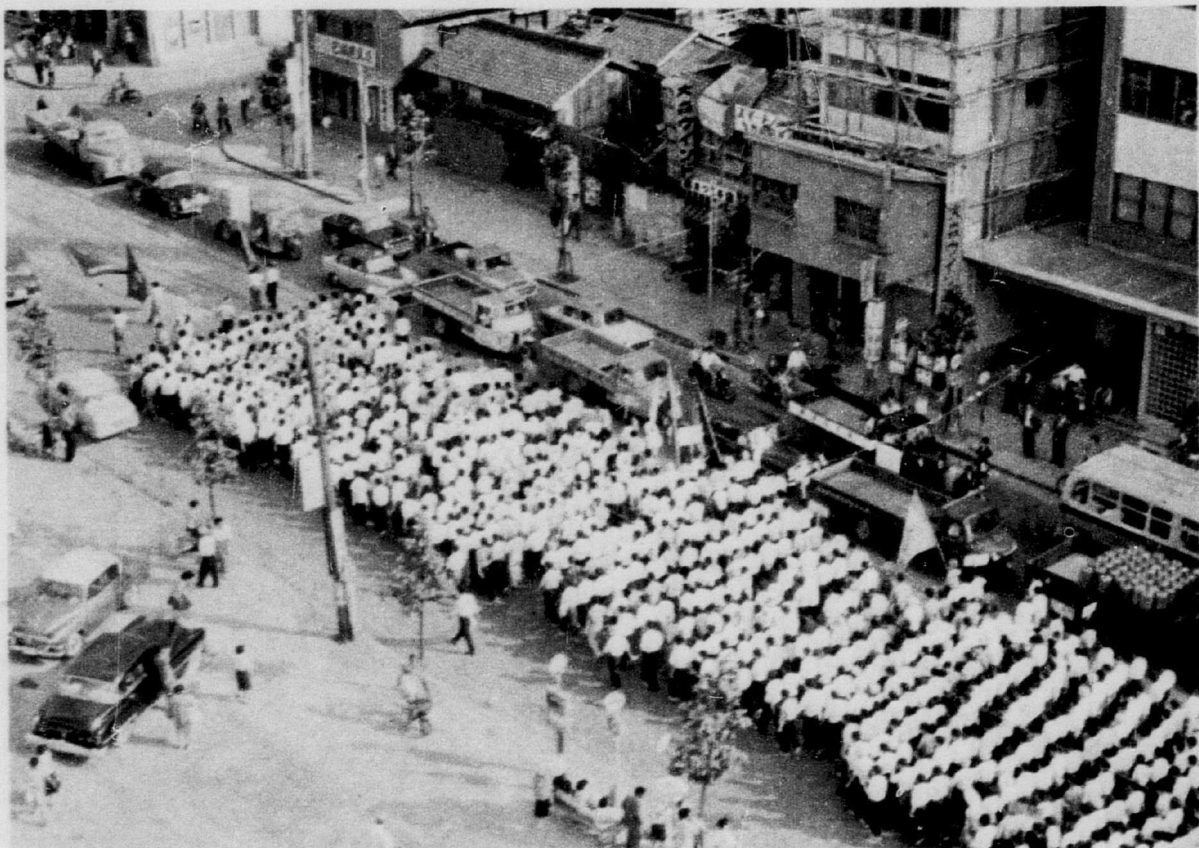
JEAN PELLERIN, l'auteur de cette série de deux articles sur l'Asie et l'Afrique, est né à Grand-Mère, en 1917. Après un cours classique au séminaire de Trois-Rivières, il mène une vie de bohème, touchant à tout pour assurer sa subsistance. C'est ainsi qu'on le voit, tour à tour, lettré, professeur, secrétaire, chômeur, orateur politique, à l'occasion, et maître de chapelle... A 25 ans, il comprend qu'il faut amarrer: il sera journaliste et écrivain. Pour prouver sa bonne volonté, il épouse Madeleine Beaulieu. Ils ont aujourd'hui cinq enfants.

Avec l'arrivée de la télévision, il entre à Radio-Canada. Depuis deux ans, comme "free-lance", il est l'animateur, conjointement avec le R.P. Régis, dominicain, de l'émission "La bonne nouvelle". On sait que cette émission, qui passe le dimanche après-midi, relate l'histoire des missionnaires canadiens à l'oeuvre à travers le monde. C'est pour le compte de Radio-Canada, d'ailleurs, qu'il vient d'effectuer ce voyage en Asie et en Afrique.

Catholique fervent, il a rapporté de son périple des impressions qui contraignent les catholiques — et tout le monde occidental — à voir d'un oeil moins routinier le monde oriental. Son franc parler a la salutaire vertu de nous faire comprendre avec plus de justesse et de charité le vaste monde dans lequel nous vivons.



Au Bengale, rencontre avec une missionnaire laïque, Mlle Rita Boucher, de Montréal, et le Père Paulin Demers,



Nous sommes arrivés au Japon au moment des troubles qui ont conduit à l'assassinat du chef socialiste,

M. Asanuma. Dans les rues, des milliers d'étudiants ont défilé, pour protester contre le gouvernement.

COMME tout le monde, j'avais lu quantité d'ouvrages sur l'Asie et je savais, avant d'entreprendre mon long périple en Extrême-Orient, que ces civilisations avaient engendré la nôtre à une époque reculée. Mais ce que je ne savais pas, c'est à quel point ces grandes civilisations restent vivantes et fécondes encore de nos jours. Elles dominent incontestablement l'hémisphère oriental, si bien qu'elles font paraître bien superficielle et transitoire l'influence que nous nous piquons d'y exercer. Nos techniques, nos formules, nos cultes, notre cinéma, nos modes sont acceptés un peu partout, sans doute, mais semblent des emplâtres qui n'adhèrent vraiment pas aux cultures millénaires qui, envers et contre tous nos efforts soi-disant "civilisateurs", poursuivent leur lente mais inexorable marche.

J'ai visité le Japon, la Chine et l'Inde et j'ai désormais l'intime conviction que ces trois grandes civilisations tiennent tout le continent asiatique. Elles s'enracinent tout au fond de l'âme d'un milliard cinq cent millions d'hommes, de sorte que nos intrusions sur le plan de la politique, de l'économie ou de la culture ne seront jamais que des aventures sans suite et sans issue. Une goutte d'eau, si pure soit-elle, ne peut rien contre un tonneau de vin vieux.

J'ai séjourné vingt jours au Japon. C'était la première escale de mon voyage et je dois dire que j'ai mis du temps à me rendre compte que la fierté est la principale caractéristique de ce peuple. En effet, malgré des dehors modestes, malgré les apparences un peu maniérées de ses rites de politesse, le Japonais est fier, et ceci peut s'expliquer du fait qu'il est un insulaire et que, contrairement à cet autre insulaire qu'est l'Anglais, il n'a pas été heureux dans ses entreprises coloniales. Pour découvrir les causes de ces échecs, il faudrait, à mon sens, examiner d'une façon particulière les incompatibilités raciales qui ont fait du Japon un pays redouté, tant des Asiatiques que des Occidentaux. De tout temps, on a eu peur de lui et on a épié sans cesse ses moindres gestes, de sorte qu'on a pu tuer dans l'oeuf la plupart de ses entreprises — même légitimes — d'expansion territoriale. Rebuté de tous, il s'est progressivement replié sur lui-même et il a appris à pourvoir à peu près à tous ses besoins.

Pour se suffire à lui-même, il a dû accomplir des miracles d'ingéniosité, et il est tout à fait normal qu'il soit fier des résultats obtenus. Sans qu'il s'en rende compte, peut-être, il se comporte comme celui qui pourrait au besoin ne plus rien attendre du continent. Il travaille d'arrache-pied pour accroître constamment les récoltes de riz. Il ira jusqu'à aménager en rizières les pentes les plus raides de ses montagnes.

Incidentement, c'est au Japon qu'il faut aller pour voir ce que c'est qu'un peuple qui travaille. Du hublot de l'avion, de la portière du taxi ou du train, de quelque côté que je regarde, je vois des gens qui travaillent; des hommes, des femmes et des enfants debout dans l'eau des rizières et penchés stoïquement sur des plants de riz. Ce fut là, pour moi, un spectacle hallucinant et je dois avouer qu'en mon for intérieur, j'ai reconnu volontiers que nous autres, Occidentaux, nous n'étions que de paresseux ronds-de-cuir à côté de ces gens-là. Nous ne savons plus ce que c'est que le travail!

Ce n'est d'ailleurs pas la seule chose que nous ignorions. Nous ne savons pas, non plus, ce que c'est que la nature et j'ai désormais la certitude que c'est à cause de cette ignorance que nous ne comprenons rien à l'Orient.

Non seulement le Japonais connaît la nature, mais il l'aime, la respecte et la craint. Tous ces sentiments — et il importe de bien le souligner — sont commandés, non par des superstitions, mais par l'expérience. La nature est bonne, elle nourrit l'homme, elle engendre la vie, mais elle est parfois redoutable. Il faut savoir conjurer ses colères et le plus sûr moyen d'y parvenir,

c'est d'associer ses énergies au groupe.

Ce culte de la nature nous paraît teinté de sorcellerie, à nous qui sommes facilement persuadés d'avoir triomphé des éléments. Nous oublions volontiers que le continent que nous habitons est le plus ancien, et par conséquent le plus rassuré. Il a, depuis l'époque précambrienne, achevé son évolution géologique et, dans notre candeur, nous croyons que nos constructions de béton et nos mécanismes d'air climatisé nous ont définitivement mis à l'abri de tout danger. Il serait curieux de voir ce qu'il adviendrait de notre belle assurance si nous étions, comme le Japon, la Chine, le Pakistan ou l'Inde, sujets à chaque année aux cyclones, aux raz de marée, aux typhons ou aux tremblements de terre... J'ai bien peur que si nous étions souvent victimes de pareils cataclysmes, nous nous corrigerions bien vite de nos instincts individualistes pour revenir aux instincts grégaires qui prévalent en Orient.

Nous nous apitoyons volontiers sur cet instinct grégaire, que nous jugeons primitif. Mais si nous voulions être honnêtes, nous conviendrions que l'individualisme, s'il nous a permis d'accomplir quelques exploits, nous a également créé bien des embêtements. Par contre, l'instinct grégaire, s'il a freiné quantité de révolutions hâtives, a pourvu l'humanité de sa cellule vitale qui est la famille.

On n'a pas idée de l'importance qu'on accorde à cette cellule humaine en Orient. On exagère à peine lorsqu'on affirme qu'au Japon, la famille est le seul dogme reconnu. Ce peuple n'a été que superficiellement touché par le Shintoïsme, le Bouddhisme, les philosophies de Zen ou de Confucius. Par contre, il est demeuré profondément attaché à la nature, à la famille et au culte des ancêtres. Cette indifférence en matière religieuse m'apparaît comme une des conséquences de la fierté de ce peuple qui n'est attaché qu'à ce qu'il a conçu et rodé lui-même. D'ailleurs, il se sait et se proclame matérialiste, mais son matérialisme est en quelque sorte spiritualisé par des traditions humaines de très noble origine et par une soif insatiable de savoir.

Le Japon est en effet le pays qui a le plus faible pourcentage d'illettrés. Tous les enfants sont tenus de fréquenter l'école durant neuf ans. L'enseignement fait l'objet de quantité de priorités gouvernementales et le professeur est le personnage le plus respecté dans le pays, après le père de famille.

JE ME DOIS, ici, d'avouer que la fierté et l'incomparable énergie de ce peuple, dans toutes les sphères de l'activité humaine, m'ont laissé songeur. Où va donc le Japon? Comment accepte-t-il le droit de regard qu'ont provisoirement les Etats-Unis sur son avenir politique?

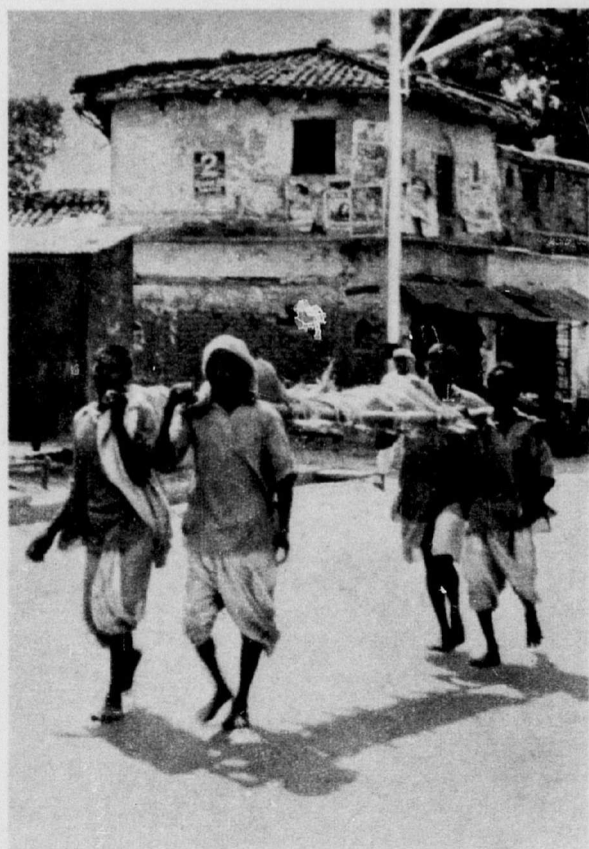
Je me suis posé cette dernière question avec d'autant plus de curiosité que j'étais à Tokyo au moment des manifestations anti-Kichi. Je dois reconnaître que ma perspicacité n'a pas réussi à percer le mystère: la discrétion japonaise reste impénétrable sur ce point. Je ne puis donc rien faire d'autre que d'analyser mes propres sentiments là-dessus.

Durant mes trois semaines au Japon, j'ai pu constater à quel point le ronron continu des réacteurs peut finir par taper sur les nerfs. Cette tapageuse présence américaine m'est apparue comme profondément humiliante pour ce peuple dont le seul crime a été de vouloir se tailler un empire à même certaines îles du Pacifique, crime qu'ont pu commettre impunément tant de nations occidentales. Un peuple intelligent comme le peuple japonais n'est pas sans voir ce pharisaïsme de l'Ouest à son égard. Mais, avant tout, il y a eu la bombe...

J'ai visité Nagasaki. J'ai vu le parc superbe, planté d'arbres de tous les pays du monde et dont les pelouses recouvrent le cratère infernal qu'a creusé la deuxième bombe atomique. J'ai beau savoir que l'engin de mort avait pour cible les chantiers (Suite à la page suivante)



à droite, qui font de la musique avec un Pakistanais.



Des Indiens transportent le corps d'un parent défunt. Il sera incinéré et les cendres jetées dans le Gange.

Un Orient pauvre...

(Suite de la page précédente)



Le Pakistan de l'Est (Bengale) est un pays pauvre mais où l'instruction est poussée à fond; voici une institutrice.

maritimes du port et que, erreur de minutage ou de tir, il a éclaté au-dessus d'un des quartiers les plus peuplés de la ville, je n'arrive pas à me défendre d'un affreux sentiment de culpabilité au milieu de ce parc que je visite en touriste. Je croise des Japonais et je me sens, à leurs yeux, responsable du grand malheur qui les a frappés. C'est ma civilisation soi-disant supérieure et chrétienne qui est marquée par cette souillure. Comment croire que le Japon ne sera pas éternellement marqué par cette blessure?

Encore une fois, ce ne sont là que des impressions personnelles, le Japonais ayant trop de délicatesse et de discrétion pour faire part des siennes à qui que ce soit. Je parierais cependant que son sourire énigmatique ne dissimule aucune amertume, mais atteste, une fois de plus, de son indomptable fierté.

CETTE fierté m'impressionne et je ne cesse de me demander s'il n'y aurait pas lieu de faire un effort pour mieux comprendre ce grand pays aux prises avec un terrible problème de surpeuplement. Il a besoin d'espace, non pas pour établir des bases militaires, mais pour y déverser le trop plein de sa population. C'est là, il me semble, un problème que peuvent comprendre les grandes nations "colonialistes"...

Il y a beaucoup de témérité à parler d'un pays qu'on n'a vu que de biais: de la Chine je n'ai visité, en effet, que la ville internationale de Hong-Kong et la petite île de Formose. Des contacts que j'ai pu établir et des phénomènes que j'ai pu observer, je crois pouvoir dire que la Chine passe, actuellement, par une crise d'impatience.

Comme le Japon, c'est un pays de traditions, et particulièrement attaché à la famille. Il est près de la nature et reste fidèle au culte des ancêtres. Ce culte des ancêtres s'entoure d'un rite particulier qui veut que le chef de famille soit enterré dans le lopin de terre que lui ont légué ses pères. Au hasard des alliances et de la fortune, ces lopins de terre peuvent être dispersés sur un très vaste territoire. Cette dispersion cependant ne gêne en rien la cohésion de la famille qui, en Asie, englobe tous les parents du premier, deuxième et même troisième degré. Il faut bien comprendre ces particularités traditionnelles pour voir en quoi l'expérience communiste (d'inspiration occidentale, ne l'oublions pas) apparaît comme une crise d'impatience chez un peuple pour qui l'immobilisme est un dogme.

Le communisme est aux antipodes des traditions et de l'immobilisme. Il est, aux yeux du Chinois traditionaliste, une hérésie des plus néfastes, non certes parce que cette hérésie a accompli des miracles sur le plan de la production et de la technique, mais parce qu'elle a osé toucher à la structure de la famille et passer outre aux exigences des rites funéraires. Que s'est-il donc passé?

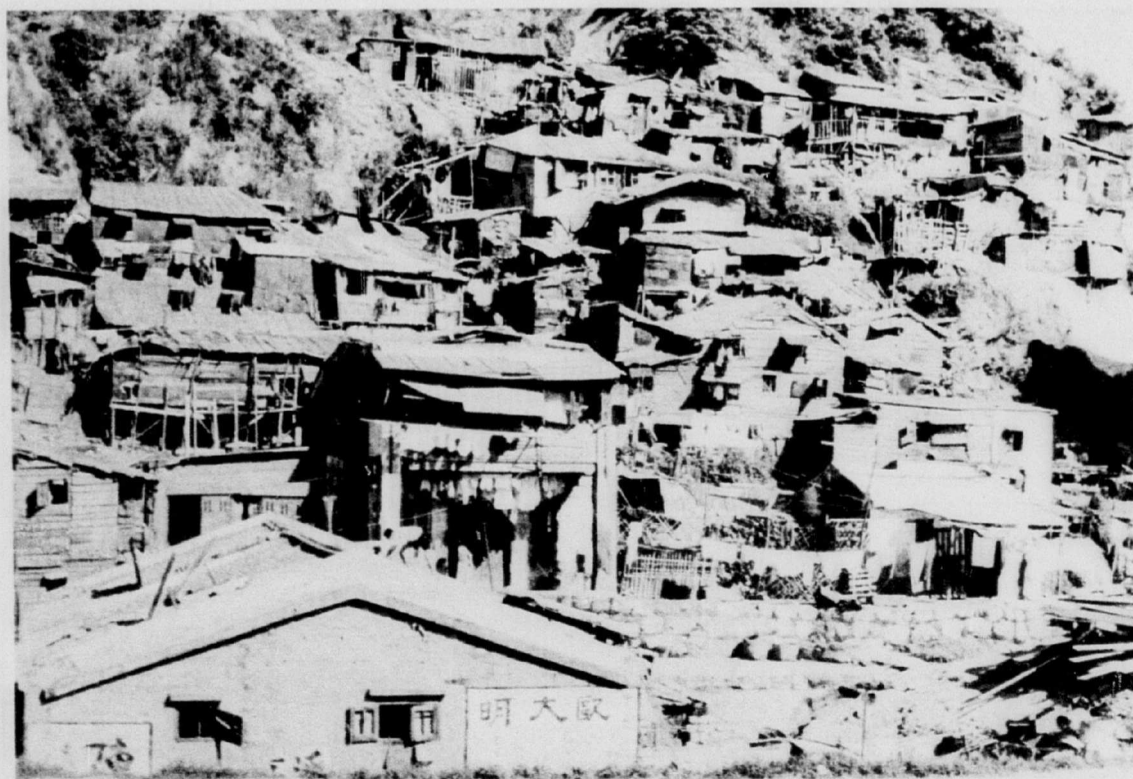
Je crois qu'il s'est passé en Chine ce qui est en train de se passer dans la plupart des pays dits sous-développés. La Chine, comme le Japon et l'Inde, ne s'est pas fait scrupule de flirter avec l'Occident. Les jeunes sont venus, en grand nombre, étudier dans nos universités. Ils ont pu s'initier à notre concep-

tion de la vie et des choses, et apprendre à apprécier ce que nous avions de bon sur le plan de la production industrielle, de l'organisation et de l'efficacité du travail. A notre contact, ils ont appris aussi à ne pas attacher plus d'importance qu'il ne faut aux traditions et à ce que nous appelons les superstitions. De retour dans leur pays, nos pupilles ont réagi en face de la complexité des problèmes créés par les traditions séculaires de la même façon que nous réagissons nous-mêmes quand nous visitons distraitemment les grands pays d'Asie. Les tabous sans nombre nous étonnent et nous irritent; les traditions nous apparaissent comme des obstacles au progrès; et si nous en avions le pouvoir, nous mettrions sans regret la hache dans tout cela.

C'est exactement ce qu'essayent de faire les jeunes socialistes qui se sont emparés du pouvoir en Chine. Nous aurions tort de les accuser sévèrement d'un crime que nous avons tous commis en esprit. Convaincue de l'échec du capitalisme sous Tchang Kai-shek, la Chine fait actuellement avec succès l'expérience de la formule socialiste. Elle est convaincue que la famille représente une force et que, en opérant la réforme agraire du pays, elle regroupera cette cellule agissante et vitale pour le plus grand bien de la nation. Seulement voilà, si logique que paraisse cette réforme, elle coupe court aux rites du culte des morts. On ne peut plus enterrer un parent dans le lopin de terre que l'Etat a aliéné. Cette atteinte à une tradition ancienne sème la panique chez une minorité de Chinois de stricte observance, qui préfèrent s'exiler plutôt que de se plier aux circonstances économiques et faire fi d'une ancienne et vénérable tradition.

LES journaux d'Occident font beaucoup de bruit à propos de ces déplacements de population provoqués par la révolution communiste. Aussi, étais-je curieux de savoir de quoi il retournait. J'ai pu constater, *de visu*, que deux catégories de Chinois errent actuellement hors de Chine. Il y a d'abord les grands capitalistes et les favoris de l'ancien régime, qui vont chercher refuge et protection auprès du gouvernement en exil de Formose. Il y a ensuite les Chinois de stricte observance rituelle, qui se replient, ceux là, sur Hong-Kong, où ils ont aménagé une nécropole. On estime à cent par jour le nombre de fuyards vertueux et têtus qui franchissent à pied et de nuit les frontières internationales de la grande ville. Plusieurs d'entre eux sont chargés du cadavre d'un parent pour accomplir ce trajet. Leur premier but est de venir entreposer le corps d'un père ou d'un aïeul dans les charniers de la métropole, en attendant de pouvoir rentrer en Chine pour l'enterrer dans le lopin de terre qu'on espère récupérer après la chute du gouvernement communiste.

Je dois reconnaître que la faculté qu'ont ces petites gens d'espérer contre toute espérance à quelque chose de tragique. Ils croient qu'avec le temps la Chine reviendra à l'ordre traditionnel et que la famille récupérera ses terres inaliénables. Je crois que, contre toute logique, ils ont quand même raison. Le temps a toujours arrangé les choses en Chine, mais je doute que ce soit à la façon que souhaitent les expatriés. J'ai bien



Des centaines de Chinois traversent la frontière chaque jour pour s'établir dans la ville internationale de Hong-Kong. Ils envahissent le flanc de la montagne et s'installent dans des baraques comme celles-ci.



Voici un brahmane, représentant la plus haute caste de l'Inde. Cette photographie a été prise dans la ville sainte, Bénarès.

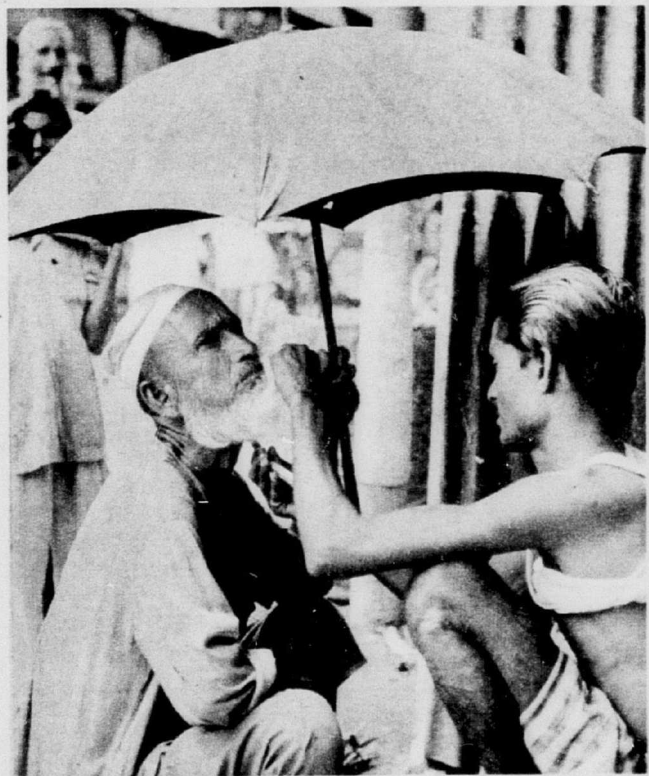
peur que le communisme soit installé pour de bon en Chine. Il se sent fort de ses réussites indéniables et brûle, parce que tout jeune encore, d'une vibrante ferveur de néophyte. Il a mis la hache dans tout ce qui, à ses yeux, a maintenu la Chine dans ses cadres moyenâgeux. Il n'a rien respecté des traditions familiales qui endiguaient la réorganisation économique du pays. Ce coup porté à la famille est sans doute malheureux, mais il ne faut tout de même pas en exagérer l'importance. On ne déracine pas une croyance millénaire par une simple réforme agraire. Tôt ou tard, le gouvernement de Pékin devra — comme a dû faire celui du Kremlin en moins de quarante ans — se résoudre à arrondir les angles et tempérer sa farouche orthodoxie marxiste. Il saura alors trouver des adoucissements et faire la part aux rites anciens.

La Chine, heureusement, n'en est pas à sa première révolution et, au demeurant, elle n'est pas tellement perméable aux fantaisies de l'Occident. Le capitalisme l'a visitée sans réussir à souiller son âme. Il en sera de même du communisme. Je ne crois guère aux institutions économique-politiques qui, de tout temps, n'ont jamais eu qu'un caractère transitoire. Mais je crois à l'homme qui a façonné une expérience plusieurs fois millénaire. C'est à cet homme que je fais confiance, puisque c'est lui qui, en définitive, reste le maître de son destin. Les révolutions, en Chine plus qu'ailleurs, ne sont rien d'autre que des crimes d'impatience: l'humanité, beau temps mauvais temps, n'a jamais progressé qu'à pied.

De tous les pays que j'ai visités, l'Inde est sans conteste celui qui m'a le plus impressionné. Je n'y ai séjourné que deux semaines, je n'ai par conséquent pas la prétention d'avoir compris grand-chose, mais je crois que j'ai tout de même entrevu la vertu qui fait la force et la beauté de ce grand pays: la fidélité. Fidélité à l'expérience acquise et éprouvée par le temps; fidélité aux traditions et aux croyances anciennes; fidélité à la famille. Bien sûr, j'avais pu me rendre compte que ces fidélités existent également en Chine et au Japon, mais en Inde, j'ai eu l'impression d'être en face du peuple — ancêtre à qui tout le reste de l'humanité doit son expérience et ses croyances fondamentales.

Il est possible que je sois naïf ou trop impressionnable, mais à chaque fois que je me suis trouvé en présence d'un hindou — fût-il rachitique ou en guenilles — j'ai eu la pénible impression d'être un homme artificiel, un être sans racines profondes, une mouche, quoi, qui s'agite sur le museau du boeuf et qui croit que c'est grâce à son affairisme que le coche de l'humanité avance. En un mot, je me suis senti inutile dans la caravane humaine. L'expérience millénaire que représentent les traditions fondamentales et les croyances de ce peuple, j'en bénéficie sans avoir eu à la faire; je l'ai reçue toute cuite. Sincèrement, qu'est-ce que ma civilisation occidentale a inventé d'universel en dehors de la raison froide et du plastique? Qu'est-ce que les Barbares, de qui je descends, m'ont donné qui ne leur ait d'abord été légué par l'Asie en général, et l'Inde en particulier?

Comme dans le cerveau humain, il y a dans cet énorme cerveau qu'on appelle la terre, une région (Suite page 18)



Dans une rue de Calcutta, un barbier rase un client, les deux accroupis sous un parasol pour se protéger du soleil ardent.

VOUS DÉSIREZ par dessus tout le bonheur de votre bébé



Servez-lui des aliments pour bébés à tous les repas

"Dors bien, petit ange, je suis là. Je te chéris, je te soigne avec amour pour que tu grandisses sain et fort"

Les plus beaux moments de la vie de bébé dépendent de vous, des soins affectueux dont vous l'entourez. Parmi les aliments modernes pour bébés, vous choisissez les aliments Heinz si faciles à préparer et si pratiques, pour lui assurer une bonne digestion et une bonne santé.

Et bébé grandit dans la joie et la santé... si vous lui servez des aliments Heinz pour bébés... à tous les repas... tous les jours!



ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS 57

BÉBÉ EN BÉNÉFICIE AUJOURD'HUI ET POUR TOUTE SA VIE!

LE SOLEIL CALENDRIER 1961 de PERSPECTIVES



SEMAINE DE LA SANTÉ

JANVIER

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				



SEMAINE DE LA FRATERNITÉ

FÉVRIER

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28				



SEMAINE DE L'ÉDUCATION

MARS

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	



SEMAINE DU SOURIRE

AVRIL

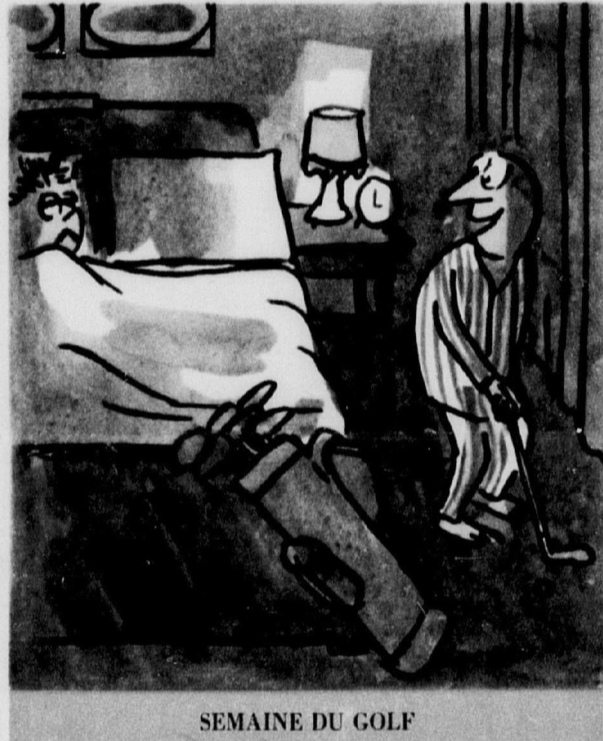
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29



SEMAINE DE LA COURTOISIE

MAI

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			



SEMAINE DU GOLF

JUIN

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	



SEMAINE DE L'AGRICULTURE

JUILLET

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29



SEMAINE DE L'EMBELLEMENT

AOÛT

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		



SEMAINE DE LA DIPLOMATIE

SEPTEMBRE

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30



SEMAINE DE LA PRÉVENTION DES INCENDIES

OCTOBRE

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				



SEMAINE DU LIVRE

NOVEMBRE

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30		



SEMAINE DE LA PRUDENCE

DÉCEMBRE

DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEUDI	VEN.	SAM.
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

“J’AI ÉTÉ ACCUSÉ DE MEURTRE”

Robert Post prit part à une rixe qui causa la mort d’un adolescent

Par Robert Post

DANS une rue d’Ottawa, le 23 novembre 1958, une rixe éclatait entre deux groupes d’adolescents et faisait une victime: Robert O’Leary, âgé de vingt ans.

James McDermott, qui lui porta le coup de couteau fatal, était en liberté surveillée à la suite d’une autre rixe mortelle survenue l’année précédente. D’abord accusé de meurtre, McDermott, qui était âgé de dix-sept ans, s’en tira avec quinze ans de prison, l’accusation ayant été réduite à celle d’homicide involontaire.

James Post, son camarade âgé de quinze ans, écopa de sept ans de détention. On acquitta leurs trois copains, parmi lesquels se trouvait son frère Robert, âgé de dix-neuf ans.

Dans le récit qui va suivre, Robert nous raconte comment il en vint à participer à cette bagarre dont l’issue tragique souleva l’indignation des Canadiens.

“Tous ceux qui ont à cœur l’avenir des jeunes devraient lire ce récit”, déclare M. Maurice Egan, directeur du Service d’aide à la jeunesse de la capitale fédérale.

Le meurtre du jeune O’Leary a été le facteur déterminant de la création de ce service, le printemps dernier. Cet organisme vise à prévenir la délinquance juvénile par les moyens déjà existants et s’efforce d’en inventer de nouveaux et de plus efficaces si possible.

“Pour bien saisir la portée du récit de Robert, reprend M. Egan, il faut lire entre les lignes. Robert est le symbole de milliers de jeunes Canadiens dont le foyer est désuni.

“Trop longtemps jusqu’ici, on a désespéré de ces jeunes, qui préfèrent la vie aventureuse des rues aux amusements de tout repos qu’on leur propose. Les autorités judiciaires et les assistants sociaux n’hésitent pas, aujourd’hui, à rencontrer ces jeunes dans leur milieu, pour mieux les comprendre, et partant, trouver des mesures préventives plus efficaces contre la délinquance juvénile. Les Robert Post de demain connaîtront peut-être, par suite, un avenir plus brillant que celui de leurs devanciers.”

LA RÉDACTION



Robert O’Leary a été tué d’un coup de couteau au cours d’une rixe entre deux bandes d’adolescents, dans la rue Somerset, à Ottawa; c’était à l’aube du 23 novembre 1958, la veille de son anniversaire de naissance.

ALLONS, vite, lève-toi! Brusquement tiré de mon sommeil, j’aperçois mon frère Jimmy près du lit. J’ai beau regarder ma montre, je suis encore trop endormi pour voir l’heure et j’essaie de me replonger sous les couvertures. Mais Jimmy me secoue par les épaules et hurle:

—Viens donc! Il y a une bataille! Il faut y aller!

J’enfile mes vêtements et je m’avance, titubant encore de sommeil, dans le vestibule, qui est plein de copains. Je distingue d’abord “Red” — c’est James McDermott — puis, parmi les trois autres, Bill et Joe.

— Qu’est-ce qui se passe? dis-je, tout en endossant mon blouson. Pourquoi m’éveillez-vous en pleine nuit?

Personne ne répond. Nous descendons et enfilons la rue Somerset, où l’air froid achève de me réveiller. Il n’y a que deux heures que je suis revenu d’une soirée passée avec mon amie, qui gardait les enfants chez un voisin.

Nous montons dans l’auto de Joe, où trois copains ont déjà pris place, ce qui en fait neuf avec nous. Je dois m’asseoir sur les genoux d’un camarade, tellement nous sommes tassés.

— Contre qui se bat-on? demandé-je.

— Avec des gars d’Eastview, me répond-on.

Je n’en demande pas plus. Tous les gars entassés avec moi dans la voiture sont mes copains. Chaque fois que j’ai eu des ennuis, ils sont venus à mon secours. C’est maintenant à mon tour de les aider. D’ailleurs, c’est mon frère Jimmy qui m’a prié de les suivre et je ferais tout pour lui.

Nous nous dirigeons vers le restaurant où toute l’affaire a commencé et inspectons les alentours. La rue est déserte. Pas d’auto en vue. La ville est endormie. Joe embraye et nous repartons.

— Qu’est-ce qui s’est passé? demandé-je à nouveau.

Toujours pas de réponse. Ce n’est que plus tard que j’apprendrai les détails de l’affaire. Red et deux amis ont eu une prise de bec avec deux garçons d’Eastview (faubourg d’Ottawa) dans ce restaurant. Personne ne peut m’expliquer exactement ce qui a mis le feu aux

poudres. Toujours est-il que, les gars d’Eastview repartis, Red et ses copains les suivent de loin jusqu’à une maison où une soirée de jeunes est en cours. En voyant que ses adversaires y recrutent des partisans, Red en conclut qu’ils se préparent à un combat en règle et il part chercher du renfort. C’est ainsi que je vais me trouver mêler à l’affaire.

Joe fait le tour du pâté de maisons et revient au restaurant. Toujours personne. Il semble que l’ennemi a renoncé à la lutte. Soudain, l’un de nous aperçoit une auto venant à notre rencontre. “Ce sont eux!” s’écrie-t-il aussitôt.

Joe fait tout de suite demi-tour et nous pourchassons la voiture jusqu’à ce qu’elle s’arrête rue Somerset, près de la rue Bronson. Nous stoppons derrière elle et attendons.

Je suis nerveux. J’évite toujours les rixes, à moins qu’on me provoque. Sauf une fois, à Arnprior où je vis un homme rouer son cheval de coups. Mon sang ne fit qu’un tour. Je lui arrachai son fouet et l’en cinglai rudement.

Assis dans l’auto, je songe que je devrai me battre dans un instant aux côtés de mes amis. Je le dois spécialement à Jimmy, depuis cette soirée de danse à Aylmer, dans le Québec, où deux types m’ont assailli. Jimmy n’a pas attendu, alors, que je réclame son aide. Il s’est jeté dans la mêlée et, ensemble, nous les avons mis à la raison. Ce n’est pas pour rien qu’on dit autour de nous: “Ne touchez pas aux frères Post!” Nous sommes des durs à cuire et solidaires l’un de l’autre. Nous n’attaquons jamais les premiers mais ripostons vivement quand on nous provoque et, une fois en train, nous ne lâchons prise que victorieux.

— Jimmy me pousse du coude: “Ça y est!”

Nos adversaires sortent de leur voiture. Nous les comptons: un . . . deux . . . trois . . . quatre . . . cinq. Une minute plus tard, je suis sur le trottoir, prêt à l’attaque. Jimmy, Red et deux copains se sont rangés près de moi.

Dans nos bagarres, nous respectons notre code d’honneur, qui veut que nous luttons à force égale. Joe et



Aujourd'hui âgé de 21 ans, Robert Post (à gauche) en avait 19 quand il vécut les événements qu'il nous raconte. Exonéré à la fin du procès, il fut plus heureux que son frère James (à droite), son cadet de trois ans, qui écopa de sept ans de prison pour homicide involontaire. McDermott (au centre), qui avait 17 ans, fut condamné à quinze ans de détention pour avoir porté le coup fatal.

trois de notre groupe se tiennent à l'écart. Il est entendu qu'ils n'interviendront pas.

Soudain, c'est la mêlée. Les gars d'Eastview foncent sur nous. J'esquive un coup de poing de justesse, je riposte et, d'un coup à la poitrine, j'étends mon agresseur sur le dos.

Dans la lutte, j'ai perdu un soulier. Je m'accroupis et, vivement, je me chausse à nouveau. Au moment où je me relève, un adversaire saisit mon blouson et le ramène par-dessus mes bras pour les paralyser puis me porte un coup à l'estomac. La douleur me fait ployer, mais, après avoir appliqué un violent coup de genou à mon ennemi, je lui décoche un coup de pied sous la rotule. Il s'écroule.

Quelqu'un hurle à ce moment: "La police!" J'aperçois le feu rouge clignotant de la voiture de patrouille. Je m'enfuis, sans même m'interroger sur la direction à prendre. Quand je m'arrête pour reprendre mon souffle, je constate que je me trouve derrière un poste d'essence.

ON VA peut-être me juger stupide, mais je remarque alors qu'il neige légèrement. C'est la première neige de la saison.

Jimmy me rejoint, puis Bill et Red. Mais il nous faut reprendre notre fuite. Nous empruntons la ruelle derrière le poste d'essence, sautons une clôture, puis une autre, suivons une seconde ruelle et débouchons dans la rue Cambridge, où tout est calme.

C'est le moment de nous séparer. Je pars avec Bill. Nous pensons en effet que nous écarterons mieux les soupçons en nous divisant, puisque la police recherche un groupe de cinq garçons.

Tout à coup, je m'aperçois que j'ai perdu mon portefeuille, qui contient mes pièces d'identité. "Il faut que je retourne là-bas," dis-je à Bill.

Hélas! avant que nous ayons atteint la rue Somerset, une voiture de police vient se ranger près de nous et un agent nous ordonne:

— Montez! J'ai affaire à vous. D'où venez-vous?

— De chez mon amie, répliquai-je. J'ai rencontré

Bill au coin de la rue en revenant et nous allons manger dans un restaurant chinois.

— Montez! ordonne-t-il comme s'il n'avait pas entendu.

Nous montons dans l'auto. Un de nos copains y est déjà. La voiture nous ramène sur le lieu de la rixe juste au moment où une ambulance s'éloigne. Je n'y comprends rien et demande:

— Qu'est-ce qui s'est passé ici?

— Tu devrais le savoir, mon gars, me répond-on.

Un détective ordonne aux policiers de nous conduire au poste. On me met seul dans une cellule. Dans quelques heures, j'apprendrai qu'on a aussi coffré Jimmy et Red. La police a également arrêté nos quatre camarades qui n'ont pas pris part à la rixe mais les a relâchés aussitôt.

En commençant leur interrogatoire, les détectives m'apprennent qu'un type que je ne connaissais pas du tout et qui se nommait Robert O'Leary a été tué d'un coup de couteau au cours de notre altercation... et qu'on m'accuse d'être responsable de sa mort.

— Accusé de meurtre, moi?

On me conduit dans une autre pièce, où je dois enregistrer mes aveux. Je dois dire la vérité; pas d'alibis ni de faux-fuyants!

Je ne peux m'empêcher de songer alors à une autre nuit d'hiver, à l'époque où nous logions rue Preston. Un policier sans expérience était de faction dans le quartier. Comme il nous était antipathique, nous avions décidé de nous payer sa tête.

Quelques gars ont commencé par simuler une rixe en sa présence. Tout naturellement, le policier s'est approché pour s'enquérir de la cause du tapage. Nous nous sommes dispersés et l'agent a poursuivi le plus lent d'entre nous, qui l'a entraîné dans une ruelle. La chasse n'a pas duré longtemps car les autres membres de la bande, qui s'étaient postés sur le toit des hangars, ont couvert notre homme d'un feu nourri de boules de neige.

Il y a pourtant des policiers que nous aimons. L'un d'eux était un gros homme jovial, que nous appelions le

Fermier. Un soir que nous nous querellions, il s'approcha et nous dit que, si nous tenions vraiment à boxer, mieux valait nous rendre au parc Plouffe, tout près de là. Ce qui fut fait. Il ordonne alors à deux d'entre nous de retirer leurs chaussures et de se battre, et c'est lui qui arbitra le combat!

Cette nuit, toutefois, au poste de police, il n'est plus question d'arbitrage amical. Le mot de "meurtre" ne cesse de me harceler.

Le 25 novembre, on nous fait comparaître en correctionnelle où nous sommes tous cinq formellement accusés de meurtre. Notre procès est fixé au 26 janvier en cour d'assises de l'Ontario.

L'émoi règne dans le public. Les journaux réclament l'intervention énergique des autorités pour débarrasser la ville des bandes de voyous.

Cela me rend furieux. Notre groupe n'est pas une "bande". C'est-à-dire que nous ne sommes pas plus condamnables que les gens de toutes conditions qui se réunissent pour faire du sport, se livrer à des amusements de société ou simplement pour "tuer le temps". Notre seule différence avec les groupements dits sérieux, c'est que nous nous assemblons dans les rues, ou dans les restaurants où on consent à nous admettre. Nous ne dérangeons personne, à moins qu'on nous provoque.

DEUX mois dans la prison d'Ottawa, c'est assez pour réfléchir. La perspective de l'échafaud n'est pas réjouissante. Je parcours ma cellule en tous sens, en repassant sans cesse dans mon esprit le cours des événements. Je dois avoir parcouru un joli nombre de milles de cette façon. Je ne peux pourtant trouver de réponse à aucune des questions que je me pose.

Je prends part à des rixes depuis l'âge de 14 ans. Au cours de ma première bagarre, un garçon nommé "Frenchie" me fracture le nez. Mais nos luttes sont loyales. Un peu plus tard, je fracture à mon tour le nez de Frenchie et nous devenons bons amis.

Quand on vit dans la rue, on doit être toujours prêt à se battre. Mon père avait (Suite à la page suivante)

"J'ai été accusé de meurtre"

(Suite de la page précédente)

C'est devant cette boutique que les deux bandes d'adolescents en sont venues aux mains. En voyant tomber O'Leary, qui râlait, les jeunes gens s'enfuirent mais la police les captura.



Habituellement de me dire: "Garde tes mains au fond de tes poches et il ne t'arrivera jamais d'ennui." Mais j'ai toujours pensé, moi, que par ce moyen on risque de se faire tuer.

Si j'avais gardé mes mains dans mes poches, certain soir, dans la "petite Italie" — un quartier du centre d'Ottawa — je suis sûr que le couteau qu'on a lancé alors contre moi m'aurait atteint. Nous avons de fréquentes querelles avec les jeunes Italiens de la capitale. Bon nombre sont des immigrants, ce qui nous les rend peu sympathiques.

Mon frère cadet Patrick m'a souvent attiré des ennuis. Il aime se colleter avec des garçons plus grands que lui et les menacer de la vengeance de son frère quand les choses tournent mal. J'ai ainsi affronté des mêlées parfois épiques pour des raisons dont j'ignore le premier mot.

À MESURE que mon procès approche, je suis de plus en plus nerveux. Pour toute distraction, je n'ai que la figure des gardiens. L'un d'eux est un gros homme qui ne cesse de me lancer des remarques déplaisantes. Un jour, je perds patience.

Avec un sourire sinistre, il me dit: "Tu seras pendu, mon garçon!" À peine a-t-il achevé que je saisis mon assiette d'étain et la lui lance, entre les barreaux de la porte. Je fais mouche. En moins d'une minute, ma cellule s'emplit de gardes. On m'empoigne jusqu'à ce que je me sois calmé. Le lendemain, je reçois quatre coups de fouet.

Des batailles, encore des batailles! Même maintenant!

Allongé sur mon grabat, la blessure du fouet m'empêche de dormir; je me demande si je pourrai jamais me tirer de là. Si j'ai un jour cette chance, je me promets de me marier. Ce doit être merveilleux de rentrer le soir dans une maison où il n'y a pas de disputes.

Il y a toujours eu des disputes chez nous. Mon père,

un cheminot du Pacifique Canadien, a dû être hospitalisé il y a quatre ans déjà. Lui et ma mère n'ont jamais cessé de se quereller. Ils se sont même séparés plusieurs fois.

Comme mon père, je travaille, le jour, à la cour de triage du P. C. à Ottawa. Mais, le soir, je ne sais à quoi m'occuper. Plutôt que d'entendre les jérémiades habituelles, je vais rencontrer mes amis au restaurant du coin. Il n'y a rien à faire dans la rue, mais ça vaut encore mieux que rester à la maison.

Quand nous nous ennuyons trop dans la rue, nous recherchons des émotions fortes. C'est ainsi que j'invite des adolescentes à monter dans mon tacot et que je descends ensuite la côte de la rue Somerset à toute allure. Comme les freins ne fonctionnent pas bien, cela ne manque jamais de terrifier mes compagnes. Je parviens quand même à stopper en débrayant et en mettant le moteur en marche arrière.

Il y a aussi ces équipées en groupes, sur une piste d'atterrissage abandonnée, en dehors de la ville. Nous y avons installé des rampes que nous franchissons en moto, en véritables casse-cou. Comme c'est exaltant de se sentir flotter dans l'air sans savoir si on retombera sur les deux roues!

Autre amusement: des courses d'autos entre Ottawa et le village de Manotick, à 15 milles de la capitale. J'ai déjà franchi cette distance en treize minutes, ce qui est remarquable si on considère les nombreuses courbes de la route. Nous ne nous livrons toutefois à ces concours qu'après minuit, quand la route est déserte.

Un matin, j'ai éprouvé une vive surprise lorsque, pour allumer une cigarette, j'ai lâché le volant un instant. Je me suis retrouvé dans le canal Rideau!

J'ai plongé une autre fois dans le canal Rideau, dans des circonstances tragiques, cette fois. C'était comme homme-grenouille, alors que j'ai vainement cherché le corps d'un enfant noyé.

Et maintenant, me voilà à la barre des accusés, près de Jimmy, de Red et de mes autres copains. Je suis trop bouleversé pour suivre les procédures. Je garde les yeux fixés sur le juge Barlow, qui préside les séances. Il fronce les sourcils. Je suis certain que c'en est fait de moi.

Un des spectateurs me fixe constamment; je crois l'entendre me traiter de vaurien. Je me rappelle un autre homme qui m'avait apostrophé de ce mot. C'était un policier. Je lui ai décoché un coup de poing... et je me suis trouvé au poste de police!

En ce moment, je ne désire frapper personne. Je ne veux qu'une chose: ma liberté!

Mais voici les sentences.

Red écope de 15 ans de prison pour homicide involontaire et mon frère Jimmy, 7. Les deux autres prévenus et moi sommes acquittés.

NOUS ne croyions vraiment pas nous en tirer à si bon compte quand les jurés ont quitté la salle d'audience pour délibérer.

À cet instant, je n'ai pensé qu'à une chose: la querelle que j'ai eue avec Jimmy quelques jours avant notre arrestation. C'était notre première dispute. Il m'a reproché d'être ivre et j'ai vu rouge. Nous avons retiré nos chaussures, comme au parc Plouffe, et nous nous sommes battus.

Mon acquittement a suscité un profond changement dans ma vie: j'habite maintenant chez ma grand-mère. Je me suis trouvé un emploi et me jure bien de ne plus jamais me bagarrer. Je suis heureux chez grand-maman et l'avenir me semble plus encourageant.

Mais, quand les jurés sont revenus dans la salle d'audience, je n'en menais pas large!

Après ma sentence, un policier m'a pris par le bras, m'a conduit jusqu'à la porte et m'a dit: "La liberté est de ce côté-là, mon garçon..."



J.-M. Couture, à la caméra, et J. Ferreyra filment ici une cérémonie religieuse, au Basutoland.

coups d'oeil et Perspectives

La caméra indiscreète

Lors d'un récent voyage en Asie et en Afrique noire (page 6), Jean Pellerin, animateur d'un programme télévisé sur les missionnaires canadiens, a tourné, avec une équipe de Radio-Canada, plus de 80.000 pieds de film, ce qui représente un métrage d'une quarantaine d'heures. Les Asiatiques et les Noirs d'Afrique acceptent-ils de bonne grâce de se laisser photographier? Laissons Jean Pellerin nous répondre: "Dans les grandes villes d'Asie, dit-il, les gens ne prennent pas garde à nous. Dans les villages, on nous accueille avec une indifférence un peu soupçonneuse. En Afrique, le soupçon s'élève parfois jusqu'à l'hostilité. Les Noirs ont peur que nous nous moquions d'eux. Aussi, nous a-t-il fallu être

accompagnés de missionnaires pour les filmer et pour apaiser leurs craintes."

Portrait du nouvel an

Le grand salon de Rideau Hall a servi de décor pour le portrait d'apparat (page couverture) de notre vice-roi, S. E. le major-général Georges P. Vanier, et de son épouse. Le couple vice-royal a consenti à poser pour les lecteurs de Perspectives, à l'occasion du nouvel an. Le gouverneur général porte ici toutes ses décorations. Mme Vanier porte une robe de satin turquoise, création de Worth, de Londres. Ses accessoires: collier et boucles d'oreilles de perles, bracelet-montre serti de diamants, gants de chevreau blanc, souliers de satin argent et sac à main en mailles d'argent.

George Armstrong

Maple Leafs de Toronto

GEORGE Edward Armstrong, capitaine des Maple Leafs de Toronto, a commencé la saison fort d'une grande expérience dans la Ligue Nationale, puisqu'il a pris part à 512 parties régulières et à 40 parties de la coupe Stanley. Ces chiffres, toutefois, ne donnent qu'une idée incomplète de la longue pratique du hockey que possèdent les étoiles de la L.N.H.

En plus de cette saison, qui est sa dixième dans la Ligue Nationale, il a passé deux saisons (121 parties) avec Pittsburgh dans la Ligue Américaine. Avant cela, il s'était distingué chez les amateurs. Jouant en 1949-50 avec les Marlboros de Toronto qui gagnèrent la coupe Allan, il inscrivit à son actif 19 buts et 19 assistances en 19 parties.

Avec les Kroehlers de Stratford, il termine la saison 1947-48 en tête des compteurs de l'Association de hockey junior de l'Ontario, avec 33 buts et 40 assistances, et s'adjuge le trophée Eddie Powers et le trophée Red Tilson, décernés le premier, au joueur le plus utile et le deuxième, au joueur le plus remarquable de la ligue. Il joue avec les Marlboros juniors en 1948-49 et augmente son palmarès de 29 buts et 33 assistances en 39 parties. La saison suivante, avant d'entrer dans l'équipe championne de la coupe Allan, il réussit à décrocher une deuxième fois le trophée Tilson avec 64 buts et 51 assistances. Son premier club, en 1946-47, fut celui des Redmen de Copper Cliff. A 30 ans, Armstrong a donc passé presque la moitié de sa vie comme joueur de hockey professionnel.

Né à Skead, en Ontario, le puissant joueur de centre (6 pieds et 1 pouce, 195 livres) des Leafs est un homme d'une forte personnalité, dont l'allure digne et fière va bien avec son surnom de "Chief" et fait rappeler qu'il a du sang iroquois dans les veines.

Comme tous les joueurs de centre des Leafs, Armstrong est agressif et provoque souvent des bagarres. Il suffit pour s'en rendre compte de savoir qu'il a passé près de dix heures sur le banc des punitions depuis qu'il joue dans la Nationale. Dans la vie, cependant, il se montre un homme doux et agréable qui jouit de l'estime de tous, à Toronto, où il s'est installé à demeure avec sa femme, Betty, et ses trois enfants. Avant d'acheter leur maison de Leaside, en banlieue de Toronto, en juillet dernier, les Armstrong habitaient Sudbury.

L'ambition de George? "Voir mon nom gravé pour la première fois sur la coupe Stanley, et cette saison-ci."

Photo Louis Jaques

Photographe de Perspectives

Troisième d'une série
de photos des joueurs
de la Ligue Nationale



Que faire avec ces restes?



LA
BONNE
Cuisine

Photo Perspectives

La dinde en casserole (au premier plan) constitue un mets idéal pour le repas du soir. Le pâté de jambon a cette particularité que c'est la viande qui forme la croûte.

Des recettes qui vous permettront de transformer en plats appétissants la desserte de dinde et de jambon

VOUS ARRIVE-t-il d'être embarrassée quand, les réceptions des Fêtes terminées, vous vous retrouvez avec une desserte de viande que vous ne pouvez certes pas vous payer le luxe de perdre. Les membres de la famille se plaignent alors: "Encore de la dinde!" Ils se sont rassasiés de volaille et de jambon et préféreraient de beaucoup maintenant un steak ou un morceau de boeuf à l'étuvée.

La desserte cause parfois des problèmes à la maî-

trisse de maison; elle constitue aussi pour elle une sorte de défi et celle qui sait apprêter les restes de dinde et de jambon de façon à en faire un plat nouveau, qui mettra tout le monde en appétit, mérite vraiment le nom de cordon-bleu. S'il faut en croire le grand Escoffier, une femme peut employer tout ce qu'elle possède de sens artistique, de science et d'habileté à réaliser un plat parfait avec une desserte.

Rien n'oblige d'ailleurs la maîtresse de maison à utiliser une desserte dès le repas suivant ou le lende-

main. Dans un congélateur, cette viande cuite se conservera longtemps. Le moment venu de s'en servir, la cuisinière y ajoutera riz, nouilles, macaroni ou légumes ainsi que la sauce et les assaisonnements nécessaires pour en faire un plat appétissant.

Notre pâté de jambon sort de l'ordinaire puisque c'est la viande elle-même qui forme la croûte du pâté. La dinde en casserole et le riz à l'orientale ne manquent jamais de plaire à tous les convives. Nous recommandons aussi le jambon à l'italienne.

NOS RECETTES

DINDE EN CASSEROLE

- | | |
|---|--|
| ¼ de tasse de beurre | 1 tasse de champignons tranchés |
| ¼ de tasse de farine | ⅓ de tasse de piment vert haché |
| 1½ cuil. à thé de sel | 2 cuil. à table d'oignon haché |
| 1 tasse de bouillon de poulet ou de dinde | 2½ tasses de dinde cuite coupée en dés |
| 2 tasses de crème légère | 3 tasses de riz cuit |
| 2 cuil. à table de beurre | ¼ de tasse de piment rouge haché |
| ½ tasse d'amandes rôties, en morceaux très minces | |

CHAUFFER le four à 350°.

FAIRE FONDRE ¼ de tasse de beurre. Ajouter farine et sel, bien mélanger et laisser bouillonner un peu. Retirer du feu, ajouter le bouillon et la crème et bien mélanger.

REMETTRE sur un feu moyen et cuire, en brassant constamment, jusqu'à ce que le mélange épaississe et soit bien lisse.

CHAUFFER 2 cuil. à table de beurre et y cuire champignons, piment vert et oignon jusqu'à ce que ces légumes soient tendres. Ajouter à la sauce, de même que la dinde, le riz et le piment rouge.

VERSER dans un plat à cuire graissé de 13 x 9½ x 2 pouces. Saupoudrer avec les amandes et cuire pendant 30 minutes. (8 portions)

JAMBON À L'ITALIENNE

- | | |
|--|--|
| 1 petit oignon tranché | 2 cuil. à table de moutarde |
| 2 cuil. à table de beurre | 1 cuil. à thé de raifort |
| 2 tasses de jambon cuit coupé en cubes | 1 cuil. à thé de paprika |
| 1 boîte de 7½ onces de sauce tomate | 1 tasse de crème sure (du type commercial) |

Nouilles ou riz cuits

SAUTER l'oignon dans le beurre, dans une casserole épaisse, jusqu'à ce qu'il soit doré. Ajouter le jambon et brasser. Cuire, sur feu bas, jusqu'à ce que le jambon soit légèrement brun.

MÉLER sauce tomate, moutarde, raifort et paprika. Ajouter au premier mélange et laisser mijoter pendant 30 minutes. Ajouter la crème et chauffer sans laisser bouillir.

SERVIR sur du riz ou des nouilles. (4 portions)

RIZ À L'ORIENTALE

- | | |
|----------------------------------|--|
| 1 tasse de riz à long grain | 1 tasse d'amandes hachées, en morceaux très minces |
| 2 cuil. à table de beurre | 2 tasses de morceaux de dinde cuite |
| ½ tasse d'oignon en dés | 1 boîte de potage crème de poulet |
| 1 tasse de céleri haché | 2 tasses de crème légère |
| 1 tasse de champignons tranchés | 3 cuil. à table de sauce soy |
| 1 piment vert, en fines tranches | 1 cuil. à thé de sel |
| ¼ de cuil. à thé de poivre | |

CHAUFFER le four à 350°.

ÉTENDRE le riz dans un grand plat peu profond et le mettre au four. Le brasser souvent et le laisser dorer

(ce qui prend environ 5 minutes). Mettre le riz dans un plat à cuire de 2½ pintes.

FAIRE FONDRE le beurre dans une casserole épaisse et y cuire oignon, céleri, champignons et piment vert jusqu'à ce que l'oignon soit un peu transparent et les autres légumes, encore fermes.

AJOUTER les amandes, la dinde, le potage crème de poulet, la crème et les assaisonnements et chauffer sans laisser bouillir.

VERSER le riz dans le plat à cuire et brasser légèrement, à la fourchette. Couvrir le plat hermétiquement et cuire au four jusqu'à ce que presque tout le liquide soit absorbé, soit environ 45 minutes. (8 portions)

PÂTÉ DE JAMBON

- | | |
|--|-------------------------------|
| 1 oeuf | 1 cuil. à table d'oignon râpé |
| ½ tasse de lait | 6 tranches de bacon |
| 1½ tasse de chapelure fraîche | ½ tasse de céleri haché |
| 3 tasses de jambon cuit, haché | ½ tasse de piment vert haché |
| 1½ cuil. à thé de sauce Worcestershire | 1½ tasse de cheddar râpé |
| ½ cuil. à thé de jus de citron | 3 oeufs |
| ½ cuil. à thé de moutarde | 2 tasses de lait |
| | ¼ de cuil. à thé de sel |
| | ⅛ de cuil. à thé de poivre |
| | ¼ de cuil. à thé de sel d'ail |

CHAUFFER le four à 400°.

BATTRE 1 oeuf avec ½ tasse de lait. Ajouter la chapelure et laisser reposer pendant 5 minutes.

AJOUTER le jambon, la sauce Worcestershire, le jus de citron, la moutarde et l'oignon. Bien mélanger. Presser le mélange dans le fond et sur les côtés d'une assiette à tarte de 9 pouces.

FRIRE le bacon jusqu'à ce qu'il soit croustillant, l'égoutter et l'écraser. Saupoudrer dans l'assiette, sur le jambon.

CUIRE le céleri et le piment vert dans la graisse

de bacon et étendre, avec le fromage, sur le bacon.

BATTRE légèrement 3 oeufs et 2 tasses de lait. Ajouter les assaisonnements et verser sur le pâté.

CUIRE pendant 15 minutes à 400°. Réduire la chaleur du four à 350° et cuire pendant encore 30 minutes ou jusqu'à ce que le pâté soit à point. Servir en pointes. (6 portions)

SANDWICHES CHAUDS

- | | |
|---|--|
| 4 tranches de pain rôti | ¼ de cuil. à thé de sel |
| 4 tranches minces de blanc de dinde | ⅛ de cuil. à thé de poivre |
| 4 tranches minces de jambon cuit | ⅛ de cuil. à thé de moutarde en poudre |
| ½ tasse de champignons tranchés, sautés | Une pincée de poivre de Cayenne |
| 3 cuil. à table de beurre | 1½ tasse de lait |
| 3 cuil. à table de farine | 1½ tasse de cheddar râpé |

CHAUFFER le four à 350°.

UTILISER 4 moules individuels, peu profonds. Couper les tranches de pain et de viande à la grandeur des plats et les superposer dans ceux-ci, dans l'ordre donné. Parsemer un peu des champignons sautés dans chaque plat.

FONDRE le beurre dans une casserole. Ajouter farine, sel, poivre, moutarde et poivre de Cayenne et laisser bouillonner un peu.

RETIRER du feu et ajouter le lait, d'un seul coup. Mélanger, remettre sur feu moyen et cuire, en brassant constamment, jusqu'à ce que le mélange soit épais et bien lisse.

AJOUTER le fromage et continuer la cuisson en brassant jusqu'à ce qu'il fonde.

METTRE une généreuse portion de cette sauce sur le pain et la viande, dans chaque plat. Chauffer au four pendant 15 ou 20 minutes, ou jusqu'à ce que la sauce bouillonne.

ALLUMER le feu du haut du four (broiler) et faire brunir les plats sous la flamme pendant 1 minute. Servir très chaud. (4 portions)

UN CONSEIL

Quand vous nettoyez l'armoire de la salle de bains, déposez sur un plateau les flacons et les articles que vous en retirez.





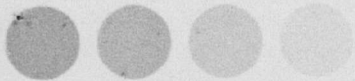
CIGARETTES
"EXPORT"
BOUT UNI OU FILTRE



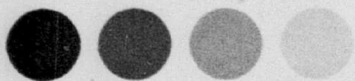
M. LLOYD DIXON
du 1205, 2e Rue S.E., Calgary, Alberta, dit: "Depuis 30 ans, je prends les Pilules Dodd's à l'occasion. J'ai 50 ans et je suis barbier depuis l'âge de 16 ans. Etant debout à la journée, mon dos me fait parfois souffrir. En prenant des Dodd's Kidney Pills pendant environ une semaine, je me sens mieux."

Chaque semaine,

Fiston fait ses



mauvais coups



dans Perspectives



L'Inde est le pays de l'artisanat.

Un Orient pauvre...

(Suite de la page 9)

où loge la mémoire, et cette région c'est l'Inde. La mémoire de l'Inde s'appelle l'hindouisme, et c'est dans l'hindouisme que se trouvent consignées toutes les leçons essentielles qu'a apprises l'humanité dans le grand livre de la nature depuis l'aurore des temps. Intuition d'une force et d'une beauté supra-terrestres, immortalité de l'âme, indissolubilité des liens familiaux, culte et respect des ancêtres, amour attentif de la nature et de la vie, principe de beauté et de bien, bref, rien de ce qui constitue les bases fondamentales des principales croyances du genre humain qui ne se rattache directement ou indirectement à cette mémoire génératrice de toutes les autres.

Nous croyons trop volontiers que tout a commencé avec l'expérience juive. Tout semble indiquer, au contraire, que le monothéisme judaïque et les illustres prophètes qui l'ont prêché marquent, non un départ dans l'histoire, mais le sublime aboutissement d'une mystique venue de l'Inde par l'Euphrate en passant par l'Iran.

De son expérience multi-millénaire, l'Inde a retenu que la vie est belle, qu'elle est remplie de merveilles et de mystères, mais qu'elle ne saurait, pour autant, combler le cœur de l'homme. Une mystérieuse loi des compensations l'a progressivement amenée aussi à déduire qu'il existe une vie dans l'au-delà, une vie où tout homme, tôt ou tard, renaîtra illuminé et comblé de sagesse. Pour renaître dans la sagesse, l'esprit doit se dégager de la matière.

Pareil comportement spirituel n'a rien pour étonner un esprit apparenté au contexte judéo-chrétien du monde. Seuls les rites qui se sont développés autour de ces croyances de base différent, et ce sont les rites — et non les croyances — qui prennent les apparences de superstitions.

LES JUIFS et les chrétiens tiennent aussi la matière pour transitoire, mais leur conception de la divinité s'est personnalisée au contact du monde grec et égyptien (ancêtres de l'Occident). De plus, en émigrant vers l'ouest, ils se sont affranchis de l'esprit grégaire que la nature a maintenu à l'est, et, progressivement, s'est imposé le concept de la personne humaine, qui a droit à son intégrité et à sa liberté.

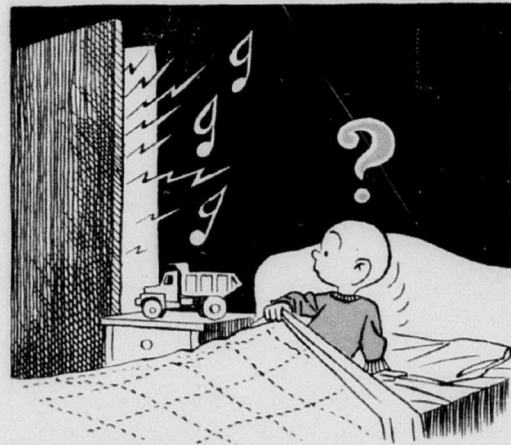
Ce sont sans doute ces énormes progrès de la vie spirituelle qui devaient rendre fatales les divergences fondamentales des rites funéraires. Les peuples sémitiques enterrent leurs morts, alors que les peuples qui, à la faveur des circonstances historiques sont demeurés sédentaires, ont maintenu les rites de l'incinération. Ces rites nous paraissent inspirés par des superstitions, mais c'est une illusion. Ils sont antérieurs aux nôtres et, comme les nôtres, reposent sur la croyance que, pour que renaisse l'âme dans la sagesse et la gloire, il importe que le corps périsse.

J'ai séjourné six jours à Bénarès, ville sainte de l'Inde où, quotidiennement, on brûle quelque mille cadavres sur les rives du Gange. J'avoue que j'ai été fortement impressionné par la grandeur primitive de ces rites, et c'est à ce spectacle que j'ai le mieux compris à quel point la fidélité caractérise l'Inde.

Fierté, impatience, fidélité: telles sont, à mon sens, les passions qui s'entrechoquent actuellement sur le continent asiatique. De ces trois passions, je parierais que c'est encore la fidélité qui est la plus forte et que c'est elle qui l'emportera comme toujours. Nous aurons toujours du mal à comprendre cet immobilisme, nous qui habitons des contrées où l'homme est en perpétuel devenir. Mais, en Asie, nous sommes dans un monde où l'homme ne change pas. ✓

La semaine prochaine: L'aide aux pays dits sous-développés doit procéder, non plus du paternalisme cher à l'Occident, mais d'une compréhension des besoins réels de l'Asie et de l'Afrique noire.

Fiston



Eloi de Grandmont

Pour gagner une élection



LE POÈTE Agathon ne pourrait plus, de nos jours, convier ses amis à l'un de ces fameux banquets dont parle Platon dans ses reportages. Les temps ont beaucoup changé depuis le quatrième siècle avant Jésus-Christ. Quel poète, aujourd'hui, peut offrir à dîner à un seul de ses amis? Ce serait avaler d'un seul coup dix ans de droits d'auteur!

Et pourtant, ce devait être charmant. Un banquet de beaux esprits! Que de bons mots, de réflexions piquantes et pertinentes! Quel plaisir de causer en copain avec Aristophane, Phèdre, Socrate, et même avec Eryximaque! (Eryximaque a tellement négligé sa publicité personnelle que la postérité n'a pas retenu son nom... Quand un nom est difficile à retenir, la postérité a des excuses.) La politique a pris la suite de la poésie et elle fait un gros effort pour la survie des banquets. Toutes les occasions sont bonnes pour banqueter. Il y a des banquets organisés par tous les groupes politiques et même para-politiques, par les femmes de la politique, par les jeunes ou les vieux de la politique, par les enfants de la politique et par les paralytiques de la politique. A ce dernier banquet, on se fait souvent rouler!

La seule véritable difficulté, le seul obstacle à l'efficacité d'un banquet politique, c'est le menu. J'ai étudié la question et je soumetts ici aux spécialistes le résultat de mes recherches. J'espère qu'on en tiendra compte dans les prochaines campagnes électorales, car j'estime qu'en appliquant mon plan à la lettre, tout politicien est assuré d'être élu. J'en connais quelques-uns qui doivent déjà se lécher les babines, si je peux m'exprimer ainsi, à l'idée de manger si utilement.

Prenons l'exemple d'un politicien qui voudrait gagner le cœur et le vote des Montréalais, via la bonne chère. Il lui faut au moins un banquet par jour, pendant deux mois. On dira qu'il a besoin d'avoir de l'estomac et je répondrai qu'en général les politiciens n'en manquent pas. L'itinéraire gastronomique proposé n'est que pour une semaine. La semaine suivante, il suffit de recommencer avec de nouveaux invités.

Le plus gros banquet est forcément réservé aux Canadiens français. Il faut même en donner deux par semaine. Le premier, dans l'est de la ville, comportera un menu du plus pur style campagnard, avec soupe aux pois (un peu trop cuite, elle est meilleure), ragoût de boulettes, beignes avec sirop d'érable, un grand verre de lait et, juste avant les discours, un petit verre de whisky blanc.

Le deuxième banquet, dans l'ouest de la ville, sera plus évolué et même,

au besoin, carrément snob. On y servira avec cérémonie la garbure béarnaise, du cervelas truffé en broche, une mostèle valentinoise, l'oïsele en cocotte à la mode de Segré, pannequet Grimaldi et cœur de Jeannette... Ceux qui, d'après ce menu, sauront ce qu'ils vont manger auront bien de la chance. De toute façon, ils ne seront pas nombreux. C'est pourquoi ce banquet sera tellement chic.

Cela ne fait que deux banquets. Le reste de la semaine sera partagé aussi équitablement que possible entre nos autres groupes ethniques. Le vendredi, par exemple, le politicien agira sagement en allant manger du poisson et des pommes à l'anglaise chez les catholiques irlandais, qui oublieront, en voyant un si bon pratiquant, que c'est un Canadien français!

Ne pas négliger non plus l'importante colonie italienne où le politicien est assuré de trouver une savoureuse cuisine: minestrone, spaghetti, scalopine à la marsala, qu'on fera suivre d'une salade à la Rossellini, le tout étant arrosé de chianti, bien entendu.

Restent les Ecosais, les Anglais et quelques Irlandais non catholiques. Attention, la délicatesse s'impose! Nous savons que ces gens-là font des complexes pour tout ce qui concerne les raffinements de la table. Ils croient que leur façon de manger est méprisée parce qu'ils ne voient jamais, à la porte des restaurants, l'inscription "Cuisine britannique"! Le politicien habile ne banquettera pas chez ces futurs électeurs-là, qui croiraient à une volonté bien arrêtée de les humilier. On y prendra le thé avec avantage. Peut-être même un scotch, mais avec de l'eau. Jamais avec de la glace et du soda.

UN BANQUET juif s'impose. Du coucher du soleil le vendredi au coucher du soleil le samedi, on n'allume pas les feux dans les familles juives. C'est le sabbat. Ne pas faire exprès pour choisir ce jour-là. On sait qu'il ne faut pas servir de porc, mais on ne doit pas servir non plus de crevettes, de crabe ou de homard. Le "cholent" est très bon. Cette préparation rappelle nos "fèves au lard".

Le politicien se montrera subtil en allant manger la goulasch avec les Hongrois, la choucroute avec les Allemands. Avec les Russes, s'il en trouve, il boira la vodka, mais avec prudence.

Tout cela, le politicien fera mine de l'aimer. C'est la clef du succès. Partout, il dira à ses voisins de table, en grande confiance, que ce sont là ses mets préférés. Il se fera ainsi beaucoup d'amis, car chacun a toujours la prétention de ne laisser entrer dans son corps que les meilleures choses du monde.

Le cadeau idéal pour toute la famille

LA METHODE DE CONVERSATION
ANGLAISE, ESPAGNOLE, ITALIENNE.

Poly-Glot

Anglais par
HENRI BERGERON
de Radio-Canada



au moyen de
DISQUES
enregistrés par deux spécialistes
réputés de Radio-Canada

**VOUS COMPRENEZ et PARLEZ
DÈS LA PREMIÈRE LEÇON**

ANGLAIS
20 DISQUES — 40 LEÇONS

ESPAGNOL
10 DISQUES — 40 LEÇONS

ITALIEN
10 DISQUES — 40 LEÇONS

Espagnol et Italien par
MIVILLE COUTURE de Radio-Canada



**LE CADEAU QU'ON DONNE
À CEUX QU'ON AIME**

REPLISSEZ et POSTEZ ce COUPON
pour plus de détails

POLY-GLOT INC.
425, rue de l'Eglise
Québec, Que.

Messieurs,
Sans obligation de ma part, j'aimerais avoir des renseignements sur la méthode POLY GLOT de conversation espagnole anglaise italienne au moyen de disques et sur votre intéressant concours 1960.

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ COMTÉ _____
EMPLOI _____ AGE _____

BUVEZ À VOTRE SANTÉ!

VICHY CÉLESTINS

EAU MINÉRALE ALCAINE NATURELLE — PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS



L'EAU QUI FAIT...
.. DU BIEN

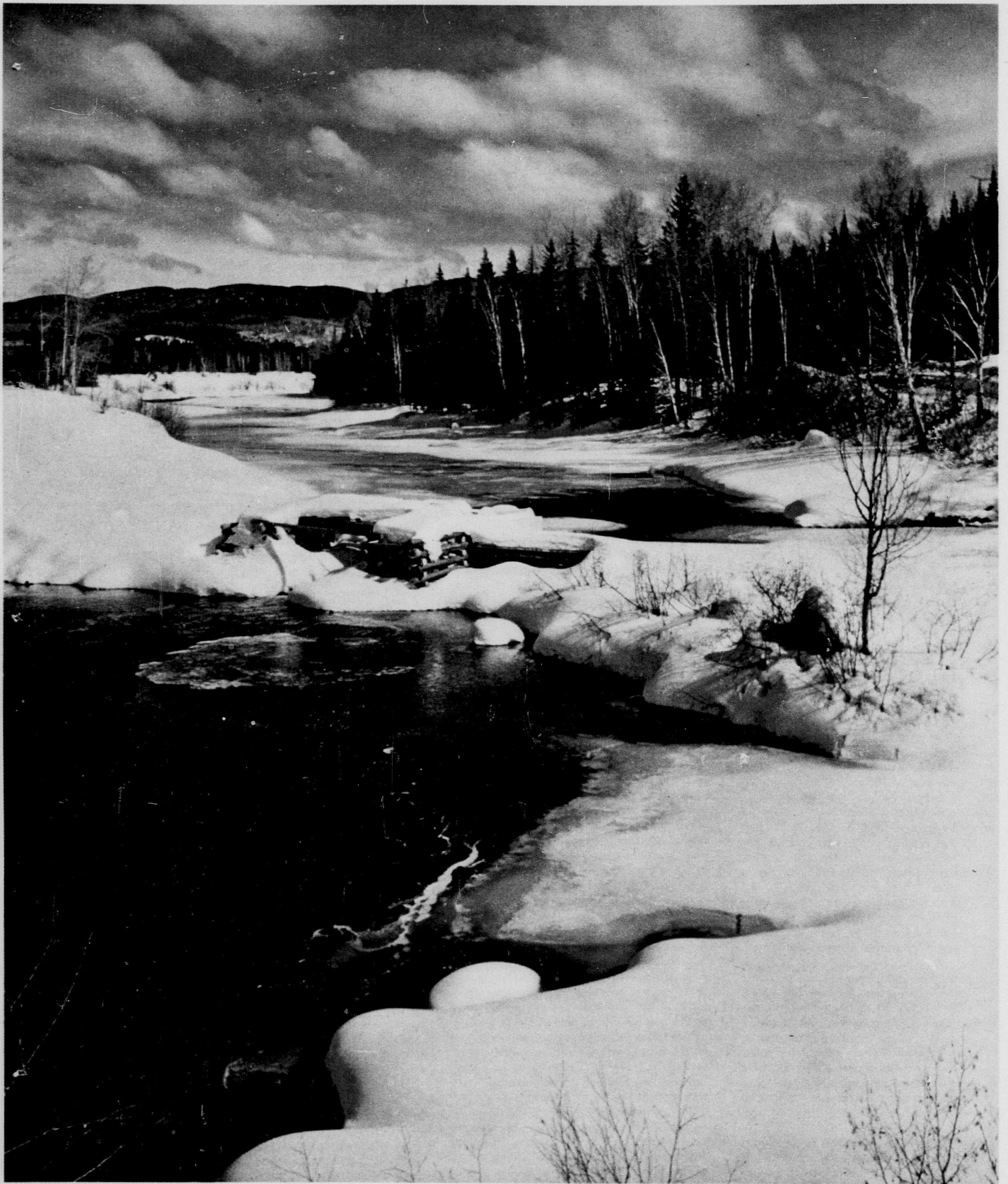
58¢

LA SEULE véritable eau de Vichy vendue au Canada
Importée directement de l'établissement Thermal de Vichy, à Vichy, France
Méfiez-vous des imitations!!! Exigez CÉLESTINS.

Pour vous assurer qualité et satisfaction, exigez les marques connues. Familiarisez-vous avec celles qui sont annoncées dans cette revue.

Pour acheter en toute confiance et en avoir plus pour votre argent n'achetez que les marques connues!

Une Marque Connue est synonyme de bon renom.



Le combat du blanc et du bleu

*D'un océan
à L'AUTRE*

Le froid n'a pas de prise sur la petite rivière Pimbina, même par 40 degrés sous zéro. Elle prend sa source dans le lac Pimbina, à Saint-Donat, dans les Laurentides, et

se jette, cinq milles plus loin, dans le lac Archambault couvert de glace. Cette photo de Cicot, c'est l'image de l'engourdissement du blanc et de la résistance du bleu.